

Épisode 43 : Ana

****Veuillez vérifier l'exactitude de la livraison.****

Cette transcription est non-verbatim.

F :

Que signifie être une femme moldave et roumaine ? Dans cet épisode, Ana raconte comment elle a grandi avec une compréhension spécifique du racisme et vécu dans différents pays d'Europe occidentale. Par son histoire, elle explique comment elle a commencé à se poser des questions et à comprendre les différentes formes de racisme avec lesquelles elle a grandi.

Je suis Fumi, vous écoutez #OUR_racism, et voici l'histoire d'Ana.

.....
F :

Ana est moldave et roumaine, et a vécu les 19 premières années de sa vie en Moldavie. Elle a ensuite vécu en Roumanie, en Hongrie, en Belgique, et en Suisse romande pour poursuivre ses études supérieures. Elle parle des différentes formes de racisme dont elle a été témoin au fil des années.

A :

Évidemment, en Europe de l'Est, ou en Europe de manière générale, de multiples formes de racisme circulent. Certaines se rapprochent davantage de la définition du racisme que l'on trouve dans le discours occidental centré sur les États-Unis, et d'autres sont plus spécifiquement localisées. Je crois donc que la « marque » de racisme que l'on retrouve localement, si je puis dire, est celle émise contre les Roms. C'est un trait commun à tous les pays d'Europe, de l'est comme de l'ouest. En ce qui concerne l'Europe de l'Est, il s'agit d'un racisme très ancien, historique et systémique. C'est le genre de communauté qui a historiquement et systématiquement été victime de discrimination dans mon pays et d'autres de la région, à la fois pour des raisons raciales et en raison de leur style de vie nomade, c'est un peuple de voyageurs, auparavant du moins... c'est de moins en moins le cas, à l'évidence à cause des pressions et du racisme dont ils font l'objet, ils se sédentarisent de plus en plus.

Donc forcément, c'est le genre de racisme avec lequel j'ai grandi, sans même me rendre compte vraiment de ses manifestations, notamment sur le plan du discours. Tu sais, enfant, si tu fais des bêtises, on menace de te donner aux Roms. C'est une vraie menace qui veut dire, « Je vais... » Ce sera ça, ta punition, aller vivre avec ces gens dans leur contrée sauvage, et suivre leur mode de vie nomade « fou », ne jamais vraiment avoir un foyer, ne jamais vraiment nettoyer... Ils sont très désordonnés, antisociaux aussi pour cette raison, parce qu'ils se regroupent au sein de leur communauté, ils ne veulent pas socialiser avec l'extérieur... Voilà le genre de manifestation très terre à terre de ce type de racisme. Je pense que c'est d'autant plus important dans les pays où la population rom est plus forte, comme en Roumanie, en Hongrie, en Slovaquie, en Serbie. C'est la première manifestation du racisme dans cette partie de l'Europe.

Si je réfléchis à la période à laquelle mes parents ont grandi, ou encore avant, ça se rajoute au sentiment et au discours anti-Roms dans la société, parce qu'ils ont grandi sous le régime communiste et dans l'Union soviétique, il y avait une sorte de discours fraternel, d'amitié mise en place dans l'Union soviétique, on essayait de rassembler les communautés des différents pays communistes. Il s'agissait bien sûr des satellites de Moscou, mais il y avait beaucoup de pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique du Sud. Forcément, dans la logique de la Guerre froide où le monde était séparé en deux, de nombreux pays non blancs étaient associés à l'Union soviétique. Et l'Union soviétique faisait, par exemple, beaucoup d'efforts pour développer les programmes d'échange étudiant. Du coup, pendant leur

licence, mes parents ont eu des collègues et des camarades de classe venus d'Afrique, avec lesquels ils interagissaient. C'était plutôt intéressant et très particulier, très différent de ce que l'on connaissait de la forme du racisme prise en Amérique, par exemple.

Je ne pense pas que les intentions étaient toujours très bonnes. Je pense qu'à travers ce type d'initiatives, il y avait la volonté pour Moscou de projeter sa puissance. Ce n'était peut-être pas du suprémacisme blanc, mais dans une certaine mesure on peut parler de suprémacisme russe, puisque c'était la Russie qui organisait tout. On ne peut donc pas regarder ces modèles uniquement sous un prisme positif. Mais imaginons qu'il y ait eu une volonté sincère de dire, « Et bien, dans ce monde, les gens sont différents, ils ont des couleurs et des religions différentes, mais vous pouvez aller à l'école tous ensemble et tout va bien se passer. » Ça, c'était plutôt intéressant. Mais je crois qu'avec la chute de ce système, il y a eu un puissant retour du nationalisme dans la plupart des pays du bloc communiste, il y a eu un retour de la religion, du Christianisme principalement, puisqu'il s'agissait principalement de pays chrétiens, mais il y avait aussi des pays musulmans en Asie centrale.

Je crois qu'avec ce retour du nationalisme et de la religion, la plupart des anciens pays communistes ont commencé à adopter un discours nationaliste raciste tel qu'on le voyait en Europe occidentale et en Amérique du Nord, notamment aux États-Unis. Même si l'histoire de ces pays est totalement différente : on peut difficilement dire qu'ils ont participé à l'esclavage ou au colonialisme. Évidemment, l'Union soviétique était activement anticoloniale et alimentait un discours et des sentiments anticoloniaux. Donc oui, je trouve que c'est intéressant de voir ce qu'il s'est passé ces 30 dernières années, depuis la chute de ce système, et de constater que les gens sont devenus plus nationalistes et plus racistes à la manière de l'Europe occidentale, c'est-à-dire très islamophobes — particulièrement islamophobes — je pense que dans l'imaginaire collectif, c'est l'altérité principale qui existe, l'*autre* numéro un, pour ainsi dire. Et je trouve que cette opinion anti-immigrants, anti-musulmans est très exploitée ces derniers temps.

J'imagine qu'avec le bagage que j'ai, vu que j'ai moi-même bougé de l'Est à l'Ouest, je ne pouvais que constater les différentes manifestations de ce problème, parce qu'en Roumanie et en Hongrie, la situation est largement similaire, particulièrement en ce qui concerne le discours et les mesures anti-Roms... La Roumanie et la Hongrie ont toutes les deux mis en place une ségrégation, qui touche en particulier les enfants en âge d'aller à l'école. Ce sont à l'évidence des mesures allant à l'encontre des droits de la personne qui devraient être éradiquées et punies, mais le système est tel que la société dans une large majorité l'accepte.

Et puis c'est en passant un an en Belgique que je me suis le plus rendu compte des similitudes dans nos façons de parler du racisme à l'occidentale. [La Belgique] est une société très variée. Je ne vivais pas à Bruxelles, qui est une ville très, très variée. J'étais à Bruges, qui est une ville touristique très blanche, où dans le pire des cas on va se moquer des touristes asiatiques, mais c'est tout. Alors que je sais qu'à Bruxelles, il existe des quartiers ségrégués : dans certaines rues, on trouve tel type de personnes, ou tel autre type de personnes, et ainsi de suite. Donc c'est une ville très variée, mais très fragmentée, où l'on retrouve évidemment le même discours très islamophobe. Et j'imagine qu'en tant qu'ancienne puissance coloniale, la Belgique se trouve dans une situation difficile à gérer. Je ne trouve pas qu'ils s'en sortent très bien à ce niveau-là. En fait, aucune ancienne puissance coloniale européenne ne s'en sort sur ce sujet.

Donc en arrivant en Suisse, ma première réaction a été, « Oh, super. Ce n'est pas une ancienne puissance coloniale. » Je crois par contre que je me suis rendu compte assez vite de l'importance du rôle qu'avait la Suisse à l'époque, notamment par son système financier, et tout. Dans ce cas, on peut parler du colonialisme suisse, qui est très subtil et très insidieux.

F :

Ana repense au discours autour de la race en Moldavie.

A :

Je trouve qu'il y a beaucoup d'indices indirects sur la race, en particulier en ce qui concerne les Roms. On sait, à travers la littérature et la poésie ou autre, qu'ils sont comme ci ou comme ça. Mais nos livres d'histoire ne parlent pas de l'histoire de l'esclavage de la communauté rom. Ils ont été réduits en esclavage pendant des années à la fin du Moyen Âge, dans l'Europe féodale. À la place, on nous raconte une version très romancée de l'histoire selon laquelle ils sont de très bons musiciens. On n'organiserait pas un bon mariage en Moldavie ou en Roumanie sans engager un groupe rom, tu vois, puisqu'ils sont reconnus comme les plus talentueux et les meilleurs musiciens. C'est sans doute la seule chose positive. Et c'est tout ce dont ils sont capables, être de grands musiciens, parce que c'est leur style [parce qu'] ils sont nomades, et [parce qu'] ils n'ont aucune autre préoccupation dans la vie ; c'est pour ça qu'ils sont de bons musiciens. Et c'est à peu près tout.

Bien sûr, il y a bien d'autres choses qui sont romancées à leur sujet, comme les femmes sont particulièrement belles et évidemment sexualisées ou hypersexualisées, ils sont à fond dans tout ce qui tourne autour de la divination, des horoscopes, de « l'étrange », comme lire dans l'avenir, et tout. C'est une attitude très typique, presque orientalisante que l'on voit en Europe occidentale à l'égard d'autres communautés, dont la communauté rom elle-même. Mais on ne nous a jamais parlé de race de manière organisée à l'école. Le sujet a été complètement effacé. On ne le considérerait tout simplement pas comme un critère de distinction des peuples, dans un sens ou dans l'autre. *Par contre*, on parlait beaucoup des relations interethniques parce que c'est ce qui nous atteint le plus, en tout cas on a l'impression que c'est ce qui nous touche le plus, en particulier en ce qui concerne la langue. La russophobie commence donc dès l'école. Il ne s'agit bien sûr pas que de ma famille, mais de tout un système éducatif qui contribue à ce phénomène.

Et ensuite bien sûr, il y a les représentations dans les médias, qui sont dans l'ensemble de plus en plus homophobes, arabophobes. Et ça, il me semble, ça ne fait pas partie du programme scolaire, mais c'est définitivement un sujet de conversation entre camarades de classe ou que l'on voit dans les médias. Mais malheureusement, il n'y a pas de discussion organisée autour de la race. Et j'imagine que si tu te balades en interrogeant les gens sur ce qu'ils pensent des communautés roms, la race ne serait même pas vue comme un critère dans cette question. Mais bon, je ne sais pas. Je crois que ce qui dérange le plus les gens c'est leur mode de vie, même si, encore une fois, on entend aussi beaucoup de commentaires sur la couleur de leur peau. Je ne sais pas trop comment les gens perçoivent le sujet maintenant, puisque je n'y suis pas allée récemment.

F :

Ana raconte comment elle navigue d'un espace à l'autre en révélant ou cachant ses nationalités.

A :

J'ai toujours su tirer parti du fait que les gens ne savent pas vraiment ce que ça [être moldave] implique et ce qu'est cet endroit [la Moldavie], *ce qui veut dire* qu'ils ne me voient pas à travers des stéréotypes, mais telle que je suis, et ce plus facilement que si je me présentais d'une autre manière. J'ai donc toujours jonglé avec mes deux nationalités et me suis présentée, soit roumaine, soit moldave, en fonction de la situation. J'ai appris à faire cela avec le temps, pour réduire le mal potentiel que ça pouvait me faire, ou pour réduire l'inconfort et les interactions avec une personne, pour éviter de mettre l'embarras sur l'une ou l'autre des parties, mais en général plutôt pour les autres que pour moi-même.

Par exemple, en Hongrie, je me présente toujours comme moldave, parce que si je dis que je suis roumaine, je m'expose obligatoirement aux préjugés, aux stéréotypes, aux sentiments anti-. La

Hongrie n'a de bonnes relations avec aucun de ses voisins. C'est un endroit très nationaliste, surtout depuis une dizaine d'années. Je ne me présenterais donc jamais comme roumaine là-bas. Certaines personnes comprenaient parce qu'elles disaient, « Oh, mais, attends un peu. La Moldavie ne serait pas voisine de la Roumanie ? » Et moi je répondais, « Ouais, on parle quasiment la même langue, mais c'est un peu un dialecte, donc on est quand même différent. » Donc j'essayais toujours de *m'éloigner* et de me dissocier de ce qui pouvait être mal perçu.

Et puis en Belgique, je crois que je me présentais aussi comme moldave, en espérant que les gens n'en sachent rien, et en évitant de dire, « Je suis roumaine. » Parce qu'en Europe occidentale, si tu dis que tu es roumain, tu es soit un travailleur bon marché, soit une prostituée, soit carrément rom, donc forcément un criminel, qui vient ici [en Europe occidentale] pour prendre les boulots des gens et profiter de leur sécurité sociale. C'était donc une façon de me protéger, en évitant de me mettre dans des situations dans lesquelles il aurait fallu que je me justifie ou que je détruise les préjugés. Une fois que la relation était établie, j'allais plus loin et je disais, « Mais tu sais, je suis aussi roumaine. » Et ça, ça provoque toujours des réactions intéressantes parce que ça ne leur vient même pas à l'esprit que quelqu'un peut avoir les deux nationalités, et que leurs préjugés sont tellement mauvais qu'ils s'efforcent de donner un sens à ces choses dans leurs esprits.

En Suisse, je crois que j'ai pas mal changé et je saisis plus souvent les occasions de dire que je suis roumaine, même si la situation n'est pas tellement différente de celle en Belgique. Je crois que j'ai juste plus confiance en moi ici. Ici j'ai un permis, tu vois, qui n'a pas été facile à obtenir, j'avais du mal à trouver du travail sans — c'était une période difficile, à un moment où les Roumains et les Bulgares subissaient des quotas sur le marché du travail suisse pour la seule raison que ces pays ont rejoint l'UE sur le tard. Voilà donc encore une barrière structurelle à l'accès au marché du travail. Au final, j'ai dû me marier pour obtenir un permis et pour être traitée avec le respect et l'égalité qui m'étaient de toute façon dus.

Mais je crois que je suis devenue un peu plus rusée, ou que ma confiance en moi a grandi, et au lieu de me cacher derrière une nationalité dont personne n'a entendu parler, ou en tout cas pas assez pour en avoir des images à l'esprit ou y avoir attaché des préjugés, je suis davantage prête à mettre cartes sur table et à être dans la confrontation si la situation l'exige. Ce n'est pas arrivé souvent, en tout cas je n'ai pas d'exemple en tête où j'ai dû me défendre de manière active face à un bureaucrate, un commerçant, un collègue ou autre. Donc je crois que... Je suis bien plus à l'aise quand il s'agit de parler de mon identité roumaine ouvertement, plutôt que de faire des détours comme je le faisais avant.

.....
F :

Ana a quitté la Moldavie il y a presque 16 ans. Elle examine le chemin parcouru à réfléchir sur ces choses qu'elle a apprises étant enfant, et à les désapprendre.

A :

La Moldavie est toujours très divisée, en particulier en ce qui concerne les critères ethniques. C'est bien sûr une société dont une majorité parle le roumain, mais dont une minorité non négligeable est russophone. C'est une grande minorité. Nous parlons de 30 %. Et je viens d'une famille très russophobe et proroumaine, les choses sont vraiment divisées de cette manière là-bas. Dans toute l'Europe d'ailleurs, pour être pris au sérieux, il vaut mieux être russophobe. J'ai donc grandi dans ce genre de... oui, on peut parler « d'éducation », ou on peut parler de « discours de haine » et de « discrimination ». Ce que je veux dire c'est qu'on peut trouver différents mots plus ou moins fort pour décrire cela.

Mais je me souviens d'avoir eu affaire à des amis russophones, à de potentiels amis ou petits amis. Et ça, ça a été une barrière difficile à franchir, non seulement parce que mon russe était mauvais, bien que son apprentissage soit toujours obligatoire comme seconde langue à l'école publique, mais aussi

à cause du délire russophile dans lequel j'avais grandi, à la maison, en famille, on devient fier d'être nulle en russe. Évidemment c'est bête. Mais c'est une des conséquences. Puis j'ai réalisé que j'appréciais un russophone non natif et que notre relation aurait pu mieux se dérouler si mon russe avait été meilleur. Au lieu de ça, en plus du roumain, c'est en anglais que j'excellais, tu vois, à l'adolescence, une période où cette socialisation devient très, très importante.

Je crois que c'est à ce moment que je me suis posé les premières questions, « Voilà qui est intéressant. Pourquoi ai-je été élevée comme ça ? Pourquoi ai-je été éduquée comme ça ? D'où cela vient-il vraiment ? OK, je comprends bien que Staline était un type horrible, mais pourquoi ne pourrais-je pas parler russe avec mon copain ? » Je veux dire, je me sentais bête de devoir subir le prix de la russophobie des décennies précédentes, qui avait grandi bien sûr avec toutes les choses affreuses qui étaient arrivées, mais les gens l'ont pris tellement personnellement... et encore une fois, je comprends pourquoi : mon grand-père a été déporté deux fois par le système stalinien. Mais cela me semblait tellement bizarre de continuer à porter le poids de tout ça. Genre, si je ne parle pas russe, ça soulagera ses souffrances ? Vraiment ? J'en doute franchement. Donc je crois que c'est la première fois que j'ai remis ça en question.

Ça m'a pris beaucoup plus longtemps de remettre en question le racisme anti-rom. Pour ça, il aura fallu que je quitte la maison déjà, et que je rencontre quelques bons amis progressistes et activement antiracistes au sein de mon cercle d'amis de l'université. Ils m'ont confronté à leur discours antiraciste et m'ont dit clairement, « Tu sais, si tu continues de dire ce genre de choses, je ne traînerai plus avec toi parce que c'est vraiment des conneries racistes. Donc il faut vraiment que tu arrêtes de dire ce genre de choses... Dans l'idéal, arrête d'y croire, aussi. Mais ça, ça te regarde, moi je ne veux juste pas en entendre parler. »

Je pense que ces amis ont eu un rôle important dans le fait que je continue à me remettre en question en allant au-delà de la question langagière et en m'attaquant au problème de fond qu'est le racisme, dans la manière dont on le définit la plupart du temps. De là, il m'a fallu encore plusieurs années pour passer de non raciste à antiraciste, ce qui constitue une étape supplémentaire. Ne pas être raciste n'est pas suffisant. Si c'est un sujet important à tes yeux, tu dois être activement antiraciste et passer à l'action pour ébranler le monde horrible dans lequel nous vivons, et cela inclut Genève.

Ce sont des étapes qui ont chacune pris du temps, qui ont nécessité des confrontations désagréables avec moi-même et ma famille, ou avec des amis. Rien de tout ça n'a été agréable. Et je crois fermement qu'il faut le dire d'emblée aux gens. Il y a un discours qui existe du genre, « Soyons tous diplomatiques et amicaux, y compris avec les gens racistes », je ne crois vraiment pas à ça. Je crois que quand on dit quelque chose de raciste, quand tu fais quelque chose de raciste, tu dois entendre les autres te dire que ce que tu fais ou dis est raciste. Il n'y a aucun moyen d'enrober ça, et il n'y a rien d'autre, en tout cas selon mon expérience, qui puisse te pousser à prendre du recul et te dire, « Est-ce que je suis vraiment en train de me tromper ? Est-ce que je suis en train d'être bête ? Est-ce que je suis en train de mettre en péril cette amitié parce que je répète bêtement ce que j'ai entendu étant enfant ? Pourquoi je fais ça ? C'est juste stupide, non ? »

Évidemment ça implique aussi d'être un peu curieux. Peut-être que tout le monde n'est pas capable de faire cet exercice seul, sans assistance. Mais je crois que cette confrontation est un élément obligatoire. Il n'y a vraiment aucun moyen de faire ça de manière diplomatique. Si tu es raciste, tu dois l'entendre de la bouche des autres. Et si tu as dit quelque chose de raciste, tu as besoin d'une gifle. De manière figurative, bien sûr. Mais tu as besoin d'être mis devant le fait que tu fais fausse route.

F :

En gardant son parcours comme décors, Ana explique ce qu'être antiraciste signifie selon elle.

A :

Je pense qu'on peut commencer par de petites choses comme dénoncer le racisme dont on est témoin. C'est quelque chose que les Blancs, qui sont privilégiés, devraient faire de manière systématique s'ils veulent obtenir le moindre respect et la moindre estime. Ne rien dire est insuffisant. Rester silencieux est insuffisant. Faire semblant de ne rien avoir entendu n'est pas suffisant. On *doit* lutter contre ces choses. Voilà le genre d'action très, très basique et concrète que l'on peut mener au quotidien.

Ensuite j'imagine que cela dépend du temps, des possibilités et des ressources mentales de chacun, pour aller encore plus loin, d'entrer dans l'action collective en allant à des rassemblements, en soutenant les manifestations ou toute autre campagne antiraciste. En Suisse, les gens votent souvent donc il y a de nombreuses occasions [d'être actif], puisque de temps à autre, un vote touchant de près ou de loin à la question des relations raciales est organisé. Voilà ce qu'il est possible de faire.

Ensuite tu peux faire des choses plus personnelles, comme soutenir les personnes racisées dans leur quotidien ou d'une quelconque autre manière... aussi, j'ai mentionné cette association [dans une autre conversation] qui offre une assistance aux victimes de racisme, on sait très bien que les adhérents sont avocats, travailleurs sociaux, psychologues ou autre à titre bénévole. Tu peux donc t'engager dans des actions concrètes basées sur ton métier. Certaines professions sont à l'évidence plus propices à cela, mais si tu es avocat, tu voudras peut-être donner de ton temps pour une association de ce genre et prendre position contre le racisme en proposant tes services bénévolement.

Et oui, je pense que le réseau d'associations ou d'organismes non gouvernementaux offre de nombreuses opportunités. C'est la raison pour laquelle j'ai été invitée à un mariage érythréen, parce qu'ici, à Genève, j'aide un couple érythréen pour tout un tas de choses. Au départ, nous avons été mis en relation par une association qui aide les jeunes, ou plutôt les jeunes migrants, à faire leurs devoirs en français et leur permet d'interagir ainsi au-delà de la communauté des migrants, ce qui peut être lourd et une confrontation constante avec des vécus traumatiques de migration. Donc c'était l'idée. Et c'est comme ça que nous avons rencontré ce couple. Donc oui, on fait tout un tas de choses, pas nécessairement *pour* eux, mais *avec* eux, ce qui inclut d'aller à leur mariage, de les aider à acheter des meubles ou à gérer les tâches administratives qui nécessitent l'intervention de deux personnes détentrices de doctorats. Ce qui veut dire que tu peux engager une action personnelle très directe pour soutenir et améliorer la vie dans ce pays, dans cette ville, d'une personne non blanche.

J'imagine que beaucoup de Suisses n'apprécieraient pas de savoir que je fais ça, ou bien ils ne le feraient pas, pourtant ils n'oseraient pas dire, « Je n'aime pas ça. » Et si tu leur posais la question, « *Le feriez-vous ?* », ils répondraient, « Oh non, certainement pas. Nous sommes contre l'immigration de toute façon, donc pourquoi nous poses-tu la question ? » Il y a donc un côté subversif à tout ça. Et de temps en temps, je me dis que non, c'est sûr, les Suisses de droite n'approuveraient pas ce que je fais, mais ça renouvelle ma satisfaction. Je suis un peu mauvaise de penser comme ça, mais j'aime bien me dire que je gonfle un raciste par jour.

.....
F :

Vous trouverez plus d'information sur le racisme subi par la communauté rom, ainsi que d'autres articles, des livres et des vidéos recommandés par Ana sur le sujet du racisme, sur notre site internet www.ourcontexts.org.

Vous trouverez également la transcription de cet épisode en anglais, en français, en allemand et en italien sur notre site internet.

Si vous souhaitez partager votre histoire, contactez-nous sur le site internet, sur Instagram ou sur Twitter — vous nous trouverez en tapant #our_racism.

C'était Fumi, merci d'avoir écouté #OUR_racism. Rendez-vous le 6 décembre pour le prochain épisode !

.....

Cet épisode a été produit et édité par moi, Fumi.

Musique de Pete Morse, Crescent Music et Fugu Vibes. Ce podcast est financé par le Centre de Compétence de la Diversité et de l'Inclusion de l'université de St Gallen.

Un grand merci à Ana pour le temps et l'énergie inestimables qu'elle a consacré à partager avec nous ses réflexions honnêtes, stimulantes et opportunes sur la question.

Traduit par Marie-Aude PIQUET